

**Jacques Julliard, Le choix de Pascal. Entretiens avec Benoît Chantre, Desclée de Brouwer, Paris, 2003. 323 p., 21 €. - 39.50 CHF.**

Par Michel Cornu

[www.contrepontphilosophique.ch](http://www.contrepontphilosophique.ch)

Rubrique Bibliothèque

Janvier 2004

Pourquoi ne le reconnaîtrai-je pas immédiatement: j'ai aimé ce livre. Parce qu'il donne à réfléchir à la fois sur l'action politique, sur la pensée et la philosophie politiques, sur l'état de la démocratie aujourd'hui; parce qu'il n'est pas oublieux de la tradition tout en ouvrant de nouvelles voies. J'ai aimé l'honnêteté et l'honnêteté intellectuelle de qui ne craint pas d'affronter les contradictions, de garder, sans la résoudre, la tension inhérente à toute pensée vivante et concrète. Julliard n'est pas un prophète, mais il y a quelque chose de prophétique dans sa critique radicale et pourtant sous-tendue par l'espérance.

On se souvient de la distinction des trois ordres chez Pascal: l'ordre du corps, l'ordre de l'esprit et l'ordre de la charité. De l'un à l'autre, il n'y a pas de transition, mais un saut, comme dirait Kierkegaard. Et le deuxième saut, celui entre l'ordre de l'esprit et l'ordre de la charité, est encore plus grand, puisqu'il n'est possible que par l'action de la grâce divine. La tentative de Jacques Julliard est de reprendre ces trois ordres pour en montrer la pertinence pour notre monde contemporain et pour tenter de mettre le politique et la politique à leurs justes places. Julliard fait le choix de Pascal contre Rousseau: le ton général est donné.

*Le choix de Pascal* se distribue en deux parties. Dans la première, J. Julliard, questionné par Benoît Chantre, fait retour sur son enfance jurassienne, catholique et radicale, sur sa formation, son rapport à l'institution et à la "chose intellectuelle" et sur son itinéraire de militant syndicaliste. Dans ce parcours, on voit déjà à l'œuvre la distinction des trois ordres et les valeurs fondatrices de l'action assumée par Julliard. Ainsi du choix de la gauche, qui n'est pas choix religieux, mais choix réfléchi, nuancé:

*"En un mot, si l'axiologie de la gauche me paraît en vérité la seule possible, en revanche, son anthropologie est d'un simplisme désarmant, d'un infantilisme qui séduit les âmes adolescentes, mais en fait un éternel discours au futur ou, pour plagier Claudel, la promesse qui ne peut être tenue.*

*Résultat: j'ai toujours été fidèle à la gauche parce qu'elle est, au royaume des valeurs, la transposition, la sécularisation du discours chrétien sur l'éthique. Mais je n'ai jamais adhéré à sa vision de la nature humaine, qui est dans le meilleur des cas une imposture, dans le pire, une provocation au crime et à la tyrannie."*(43)

La deuxième partie développe le débat politique, intellectuel, spirituel qui se noue autour des trois ordres de Pascal. Julliard assigne une responsabilité spécifique à l'intellectuel en politique:

*"Toute ma morale intellectuelle est là: être sans cesse un critique et un allié. La grande différence entre le plus intellectuel des politiques et le plus politique des intellectuels est là. Le plus intellectuel des politiques n'ira jamais jusqu'à remettre en cause les fondements de son parti. Alors que le plus politique des intellectuels a le devoir, à tout moment, de critiquer,*

*de faire, au sens vrai du terme, la critique sociale de l'action que mène son parti. Un homme politique ne le fera pas. Il ne peut pas. C'est ici la différence entre les deux métiers. Un homme politique qui dirait à son adversaire qu'il l'a convaincu passerait pour un charlot. Un intellectuel peut le faire. Le rôle de l'intellectuel est de faire ce que ne peut pas faire le politique, car le politique est nécessairement manichéen."*(174)

Or cette position de l'intellectuel risque bien actuellement de se dissoudre sous la double action du libéralisme anthropophage et du libertarisme, niveleur de valeurs:

*"La société libérale se comporte à l'égard des valeurs sociales comme les sociétés pétrolières qui épuisent les gisements de l'ère pré-pétrolière, sans jamais les renouveler. Quand elle fait appel à des valeurs, responsabilité, dévouement à l'intérêt général, patriotisme—que sais-je?-, ce ne sont jamais les siennes."* (299)

*"Si la société devient maîtresse d'elle-même, mais si, parallèlement, au sein de cette société, le mouvement dominant n'est plus celui de la solidarité et de la promotion collective, mais l'hédonisme individualiste, on aboutit alors à un magma inconsistant qui menace non seulement la démocratie sociale espérée, mais la démocratie tout court. Le libéralisme ou le libertarisme (les deux sont en cause) ont donné naissance à une sorte d'anomie petite-bourgeoise, d'idéologie du style «il est interdit d'interdire» ou «chacun voit midi à sa porte», ou encore «chacun de son point de vue a raison», etc."* (156)

Or, s'il est important de se battre pour sauvegarder et développer la dimension démocratique de la politique et pour promouvoir plus de justice sur le plan social, il est tout aussi important de tenir, sur le plan intellectuel et sur le plan spirituel, une certaine hiérarchie des valeurs, notamment celle de l'individu dans sa liberté de réflexion et de critique et dans le choix, toujours individuel, de la foi et de la charité:

*"L'interactivité est le triomphe de la sottise partagée. Le principe de l'égalité du droit à la parole –dix minutes pour Einstein, dix minutes pour Mme Michu- a ramené la télévision au degré zéro de la pensée. Si les démocraties ne combinent pas les principes de l'égalité démocratique avec les droits au savoir et à la culture, elles marchent vers la pire dégénérescence."* (179)

*"Mais quoi! Je constatais une fois de plus cette grande loi de la psychologie collective: les passions et les sentiments sont cumulatifs, les intelligences ne le sont pas. Mettez ensemble une centaine de furieux, il en sortira une furie centuplée, dangereuse, incontrôlable. Mettez ensemble une centaine de prix Nobel sur un sujet déterminé; laissez-les délibérer, il en sortira un texte d'une navrante pauvreté. Voilà pourquoi l'individualisme bien compris est le parti de l'intelligence. Et de la raison!"* (102)

Julliard nous donne sa définition de l'intellectuel en politique: *"Pour moi, l'intellectuel digne de ce nom est celui qui est capable à tout moment de rompre avec ses causes chéries, avec ses copinages, avec ses réseaux, quand ils deviennent infidèles à l'esprit qui les a fait naître. L'intellectuel n'est pas un fils légitime; c'est un bâtard, traître potentiel à toutes les suzerainetés établies."* (112) L'intellectuel a une responsabilité quant à la culture. Et le sort de cette dernière est lié, entre autres, à la distinction maintenue entre société civile et politique. Or tout tend aujourd'hui à estomper cette distinction. Julliard ne doit pas être trop convaincu par le catéchisme "pédagogue" des braves pédagogues d'autant plus défenseurs de la démocratie qu'ils sont à la mode dans la confusion ambiante:

*"Pacs, parité hommes-femmes, etc. En un mot, tout le monde politique aujourd'hui fait sa genuflexion devant la société civile: on finit par la mettre à toutes les sauces. Pis que cela: à l'annexer à l'univers politique, on finit par la neutraliser complètement. Voyez encore ce qui se passe à l'école, où le caractère spécifique de l'acte éducatif est aujourd'hui escamoté au profit de cette tautologie malfaisante: mettre l'enfant au centre du système éducatif. Tautologie, parce que, d'évidence, c'est pour l'élève qu'est faite l'école. Mais tautologie malfaisante, parce que le but de l'école n'est pas le maternage mais l'enseignement; au centre donc, ce n'est pas l'enfant qu'il faut mettre, mais le savoir." (150)*

*"Et pourtant, il y a une poussée permanente de nos jours pour demander que l'école soit démocratique, non pas dans ses résultats – nous souhaitons tous que l'école soit aussi juste que possible et permette la promotion de tout le monde-, mais démocratique dans ses méthodes, ce qui est une absurdité. Il n'y a pas de démocratie possible entre le maître et l'élève, il n'y a pas d'égalité possible entre le savoir et l'ignorance. Aujourd'hui, on voit des pédagogues, mais aussi des parents d'élèves, qui sont les porte-parole de l'ignorance démocratique, exiger sans cesse l'égalité entre le maître et les élèves. L'éducation –nous savons cela depuis Platon- est fondée sur l'admiration, et pas du tout sur la palabre." (213)*

L'ordre de l'esprit est universel de manière différente de l'ordre de la charité. Ce dernier s'adresse à tous les hommes certes, mais ses formes d'action sont à chaque fois singulières. D'où pas de politique chrétienne possible: *"Je ne pense pas [...] que le Christ soit venu fonder un ordre politique. Il est venu proclamer un certain nombre d'exigences, compatibles avec certain ordre politique et contraire à un autre ordre." (226)* Mais c'est à l'individu chrétien qui agit en politique en tant qu'homme politique, en tant que citoyen, de rappeler que la foi et la charité ont des exigences incompatibles avec une politique qui nie le respect même de la personne, la recherche de la justice. Et de rappeler qu'il y a pour la démocratie un besoin de transcendance:

*"Il est évident que tous les gens qui accèdent à cette critique le font au nom d'une transcendance qui peut être de nature diverse, religieuse, esthétique, poétique, contemplative, philosophique, mais cette critique intervient au moment où la démocratie laisse la société sans perspective au-delà d'elle-même, et se prend en quelque sorte pour sa propre fin." (191)*

Et c'est bien cette transcendance qui manque au libéralisme, tout comme à un socialisme bureaucratique ou purement politique. Julliard montre bien que le socialisme est plus une affaire morale que de simple appareil politique.

Ce qui manque à la gauche, c'est la dimension tragique. Henri Gouhier a fort bien montré le lien entre tragique et transcendance. *"Un événement n'est pas tragique par lui-même mais par ce qu'il signifie et cette signification est tragique lorsqu'il introduit le signe d'une transcendance." Il n'y a pas non plus de tragique sans mal radical. Julliard a cette heureuse formulation qui résume les carences de la droite et de la gauche: il manque à la droite le sens de la rédemption et à la gauche celui du péché originel:*

*"Le mal n'est pas un produit de notre imagination ou des rapports sociaux, il est inscrit dans notre nature. Ce que j'appelle une politique pascalienne n'est pas du tout une politique chrétienne, vous l'avez compris, mais c'est une politique qui considère le mal comme une réalité. Si l'homme est bon, en quoi consiste la politique? A peu de chose en vérité: à lever les obstacles. Ils peuvent bien être une montagne, ils ne sont pas grand-chose. Une simple contingence extérieur." (231)*

Je cite encore un long passage qui donne à réfléchir:

*"Moi, je suis un homme de gauche qui croit au péché originel. Tant que la gauche ne se sera pas posé le problème du péché originel, c'est-à-dire d'un mal qui ne serait pas dû aux circonstances extérieures, mais à la volonté de l'homme lui-même, elle restera, à mes yeux, coupable d'angélisme avec tout ce que cela comporte, c'est-à-dire la terrible cruauté de l'optimisme. Cet angélisme, c'est l'ensemble de cette politique qui veut ignorer qu'à tout moment l'homme est capable de faire le mal volontairement." (286)*

C'est bien à cause du mal et de la liberté, du besoin d'égalité sociale et de transcendance que justice et charité sont nécessaires l'une à l'autre. C'est bien à cause du souci de l'universalité des droits de l'homme qu'on ne peut faire l'économie de la justice. C'est bien à cause du mal et de l'urgence de la détresse du prochain qu'on ne peut pas se passer de charité:

*"En somme, pour résumer la première étape, la justice est la forme différée de la charité. Et pour résumer la seconde: la charité est la forme immédiate de la justice. Quand la justice (la prétendue justice) invoque son caractère médiat pour rester insensible à l'appel de la charité, cette justice-là devient mystification. Et quand la charité se prévaut de ses résultats immédiats (les «œuvres» de préférence à la«foi») pour escamoter le besoin d'une justice fondamentale, cette charité-là devient à son tour mystification. Justice et charité sont deux sœurs qui doivent s'interdire d'invoquer les défauts de l'autre pour ignorer la poutre qui est dans leur œil." (281)*

On peut trouver dans ces 323 pages certaines longueurs propres au genre de livre par entretiens. On peut admirer la culture de l'auteur et s'étonner de certaines lacunes: je pense notamment à ce qui semble être son ignorance du protestantisme: les seules allusions sont pour le moralisme du protestantisme libéral; mais aucune référence à un Jacques Ellul<sup>1</sup>, par exemple, à qui l'épithète "d'anarchiste chrétien" que se donne Julliard n'aurait pas déplu. Mais ce ne sont que détails face à l'intérêt et à l'espoir que suscite ce livre. Et qu'il ait montré l'actualité du grand Pascal et donné l'envie de le relire n'est pas un mérite à sous-estimer.

© Michel Cornu

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Bibliothèque

Janvier 2004

---

<sup>1</sup> Signalons, pour qui voudrait s'initier à cette pensée, indispensable à notre avis pour comprendre les enjeux de notre monde contemporain, le livre récent de Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul. L'homme qui avait presque tout prévu*, Le cherche midi, Paris, 2003.